étaient présents ; puis, ayant brièvement exposé en latin le sujet de son discours, il le prononçait en français et le terminait invariablement par autant de compliments particuliers qu'il y avait eu d'apostrophes au début. Notre Académie, à qui l'on réservait alors une place d'honneur dans toutes les fêtes de Lyon, avait sa harangue finale, ni plus ni moins qu'une tête couronnée. Après le discours, qui était tantôt le panégyrique de quelque puissant personnage mort dans l'année, tantôt une étude d'intérêt local, le plus souvent une thèse de Sorbonne sur un point de morale et de philosophie, les noms des nouveaux échevins étaient proclamés par le secrétaire de la ville. Puis on passait, au bruit des applaudissements, dans la salle du festin. Là commençait véritablement la royauté du jeune docteur. Assis à la place d'honneur, il avait à ses côtés le gouverneur et l'archevêque, et jouissait jusqu'à la fin du jour de toutes les prérogatives du prévôt des marchands. C'est à lui qu'on venait demander le mot d'ordre de nuit pour la garnison ; c'est lui qui réglait le programme du spectacle du soir, où il assistait en grande pompe dans la loge officielle. Plus d'une fois quelque obscur délinquant mis en liberté, quelque pauvre infirme admis par faveur dans une des maisons de refuge de la ville, mêlait son cri de reconnaissance à l'allégresse publique. Heureux règne, Messieurs, heureux surtout de n'avoir que quelques heures ! Touchant triomphe de la parole dans une cité où l'art oratoire est de tradition populaire, et qui devait prendre sa glorieuse part de cette autre fête de l'éloquence que la France s'est donnée pour gouvernement pendant quarante années !

Ne manquerait-il pas un trait à ce tableau des mœurs de nos pères, si j'oubliais de rappeler que le joyeux et solennel festin du 21 décembre fut supprimé pendant de longues années par la naïve raison que les finances de la ville n'étant